

Par quelle suite de chûtes, par quels abaissements successifs, par quelles déchéances de plus en plus profondes en sommes-nous venus à ne plus compter sur notre propre sol, à n'être plus rien, même à nos propres yeux ?

Pourquoi ? Voilà le mot répété déjà bien des fois depuis quelques années, grand nombre de gens soupçonnent le *parce que*, mais il leur fait peur.

A moi il appartient de le dire.

Nous ne sommes plus un peuple, parce que depuis un quart de siècle nous avons abdiqué entre les mains des prêtres toute volonté, toute conduite de nos affaires, toute idée personnelle, toute impulsion collective.

Cet abandon, cette abstraction de nous-mêmes a été poussée si loin qu'aujourd'hui elle est devenue notre nature d'être, que nous n'en concevons pas d'autre, que nos yeux sont fermés à l'évidence, que nous n'apercevons même pas le niveau d'abaissement où nous sommes descendus, et que nous considérons comme une bonne fortune unique de n'avoir plus la charge de nos destinées.

\* \* \*

Les prêtres individuellement peuvent être d'excellents hommes, tout comme les autres, mais du jour où ils s'immiscèrent dans les affaires humaines, ils voulurent les diriger exclusivement, et ils devinrent le fléau des peuples.

Leur principe est l'absolu ; ils n'admettent donc pas que rien ne se modifie.

A chaque expérience nouvelle, à chaque démenti des faits, à chaque démonstration de la science, devant la vérité éclatante et irrésistible, ils opposent l'impérieux et aveugle *non possumus*.

*Non possumus*, nous ne pouvons pas.

S'ils ne peuvent pas, s'ils ne comprennent pas que les idées, que les lois, que les institutions se perfectionnent et s'épurent par la liberté, ils ne sont pas dignes de commander aux hommes.

\* \* \*

Il faut jeter aujourd'hui un regard sur le monde.

Je ne parlerai pas de l'Espagne où, il y a trois mois à peine, on ne concevait même pas que les protestans pussent avoir un temple à eux ; je ne parlerai pas de l'Italie étouffée depuis des siècles sous l'épais capuchon des moines, où les caractères sont éteints, où toute régénération semble impossible, si ce n'est par un radicalisme qui ne comptera pas les plaies et ne s'effraiera pas de la grandeur des sacrifices ; je ne parlerai pas du Pérou, du Mexique, de Cuba, de toutes les anciennes colonies espagnoles ; enfin, où l'anarchie règne en permanence, résultat de la dégradation, de l'ignorance brutale auxquelles une longue tutelle religieuse a réduit ces peuples, je ne citerai pas ces exemples qui se